

Le truand envoûtant
Mesrine de Jean-François Richet

Stéphane Defoy

Volume 28, Number 3, Summer 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61298ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Defoy, S. (2010). Review of [Le truand envoûtant / *Mesrine* de Jean-François Richet]. *Ciné-Bulles*, 28(3), 42–43.

Le truand envoûtant



STÉPHANE DEFOY

Pas moins de neuf mois de tournage auront été nécessaires à la réalisation de **Mesrine** qui, au final, s'échelonne sur quatre heures réparties en deux longs métrages. Il aurait été difficile de faire autrement puisque le réalisateur Jean-François Richet (**De l'amour, État des lieux**) s'attaque à un monument du monde criminel, Jacques Mesrine, personnage plus grand que nature qui, partout où sa cavale l'a mené (France, Espagne, Québec, Grande-Bretagne, etc.), a suscité un mélange de crainte et de fascination. Le premier volet de ce diptyque, **L'Instinct de mort**, s'ouvre sur les instants qui ont précédé la mort du célèbre truand abattu par la police en novembre 1979, porte de Clignancourt à Paris. À partir de cette conclusion tragique s'entame un long retour en arrière qui conduira aux premiers délits de Mesrine, lesquels lui avaient permis de s'acoquiner à la pègre locale. Ainsi, **L'Instinct de mort** montre les assises sur lesquelles reposent les visées d'un petit malfrat qui deviendra l'un des bandits les plus recherchés des années 1970.

Tous les ingrédients typiques du film de gangsters s'entremêlent dans ce premier volet. Fréquentations douteuses, braquages

de banques, séjours en prison, évasion et coups de foudre amoureux défilent à grande vitesse grâce à une mise en scène astucieuse et tranchante qui sait tirer profit d'un sujet en or. Il faut admettre que le parcours imprévisible de Mesrine n'a rien d'ennuyant et s'avère un sujet idéal de *biopic*. **L'Instinct de mort** tient la route pendant deux heures et son rythme endiablé, doublé d'une tension soutenue, marque chaque nouvel épisode, témoignant de l'édification d'une icône du banditisme. Parfois, des phrases tombent comme des couperets et glacent le sang, comme lorsque Mesrine lance à sa première épouse, en lui mettant le bout de son pistolet dans la bouche, qu'elle doit se rentrer dans le crâne que ses potes passeront toujours avant elle et ses enfants.

Richet évite habilement les ruptures brutales, tout en maintenant la belle gravité qui caractérise l'ensemble de la proposition, tirant profit de l'ellipse qu'il manie avec éloquence, sans que l'intrigue perde de sa substance. Par exemple, Mesrine et ses compères partent commettre un vol; la scène suivante, le personnage central se retrouve derrière les barreaux, ce qui laisse entendre que le hold-up a connu des ratés. En contrepartie, d'autres passages,

comme celui où l'antihéros est confiné au trou dans une prison montréalaise, s'éternisent sans relancer le récit. La dernière partie du premier volet se déroule au Québec, alors que Mesrine tente de se soustraire à la justice française. Cette partie du film, qui témoigne d'une reconstitution assez juste du Québec des années 1960, représente une étape cruciale dans le cheminement du bandit, car c'est à cet instant qu'il réalise qu'il ne sera pas qu'un voyou sans envergure, mais une légende vivante qui marquera l'imaginaire collectif. Ce nouveau chapitre incite Mesrine à organiser des combines impossibles (évasion d'une prison à haute sécurité, braquage de deux banques coup sur coup, etc.) avec Mercier (superbe Roy Dupuis), son complice du moment. C'est à cette époque qu'il vit parallèlement l'idylle amoureuse la plus marquante de son existence avec son *alter ego* féminin, Jeanne Schneider (Cécile de France, provocante à souhait). Cette cavale criminelle en Amérique prend alors la forme d'un **Bonnie and Clyde** à la française où tous les coups sont permis pour faire rouler le fric.

Le second volet du diptyque a pour titre **L'Ennemi public n° 1**; il montre le braqueur dans toute sa splendeur, au sommet



de son statut de vedette de la scène criminelle. Revanchard et frondeur devant les forces de l'ordre, l'homme se proclame au-dessus des lois et se spécialise dans la mise en scène de ses faits et gestes. Son sens du spectacle alimente sa légende, tout en défrayant sans relâche la chronique. À cet effet, **L'Ennemi public n° 1** s'attarde surtout à exposer l'obsession grandissante de Mesrine pour son image médiatique. Assoiffé de reconnaissance et de publicité, il tente de se faire passer pour une sorte de Robin des bois qui dévalise les riches. À la différence qu'il ne redonne pas aux pauvres, car l'argent empoché est vite dépensé. Il joue sur l'image du malfaiteur militant qui prend soin de ne tuer personne, mais la réalité le montre occasionnellement perdre les pédales et faire preuve d'une violence inouïe. C'est à ce niveau qu'il faut reconnaître le parti pris tout à fait justifié du réalisateur de présenter, dans un style vif et diversifié, les multiples facettes de la personnalité de cet individu aux réactions contradictoires.

Les deux films permettent de saisir la complexité de Mesrine, père attendri, amoureux éperdu, homme d'honneur, justicier des causes perdues, mais aussi dangereux assassin qui dégaine pour des

motifs parfois nébuleux. Le caractère imprévisible et impétueux du personnage traverse l'ensemble de ce film-fleuve, tout en gardant le spectateur sur le qui-vive durant près de quatre heures... ce qui n'est pas rien. Une pareille entreprise nécessite toutefois une distribution de premier plan, à commencer par le personnage principal brillamment incarné par Vincent Cassel (**La Haine**, **Irréversible**), l'acteur idéal dans la représentation d'une violence explosive qui ne trouve aucune justification. Présent dans chaque scène, le comédien français est flamboyant et ses excès s'intercalent aux nombreuses

scènes d'action filmées à la manière de la série américaine *24 Heures chrono* (écran divisé, caméra nerveuse, cadrages à l'épaule avec de nombreux *zoom in* qui semblent improvisés, etc.). Ce découpage inspiré est également servi par un montage minutieux qui soutient la cadence, l'augmente même d'un cran. Somme toute, ces deux longs métrages évoquant l'existence tumultueuse de Jacques Mesrine répondent aux attentes: du cinéma de fort calibre qui prend à la gorge des heures durant. (Sortie prévue: 13 août 2010) ▀



France-Canada-Italie / 2008 / 113 min

RÉAL. Jean-François Richet **SCÉN.** Abdel Raouf Dafri, d'après l'autobiographie de Jacques Mesrine, *L'Instinct de mort* **IMAGE** Robert Gantz **MUS.** Marco Beltrami **MONT.** Hervé Schneid **PROD.** Thomas Langmann **INT.** Vincent Cassel, Gérard Depardieu, Cécile de France, Roy Dupuis **DIST.** Remstar



France-Canada / 2008 / 133 min

RÉAL. Jean-François Richet **SCÉN.** Abdel Raouf Dafri **IMAGE** Robert Gantz **MUS.** Marco Beltrami et Marcus Trumpp **MONT.** Bill Pankow **PROD.** Thomas Langmann **INT.** Vincent Cassel, Gérard Depardieu, Ludivine Sagnier, Mathieu Amalric, Gérard Lanvin **DIST.** Remstar